



Rafael Gumucio
La dette

Métailié



BIBLIOTHÈQUE HISPANO-AMÉRICAINÉ

LA DETTE

Rafael GUMUCIO

LA DETTE

*Traduit de l'espagnol (Chili)
par Bertille Hausberg*

Éditions Métailié
20, rue des Grands Augustins, 75006 Paris
www.editions-metailie.com
2012

Titre original : *La deuda*

© Rafael Gumucio, 2009

Traduction française © Éditions Métailié, Paris, 2012

ISBN : 978-2-86424-891-0

ISSN : 0291-0154

PRÉCISION

Ce roman s'inspire de deux histoires réelles qui ont occupé la une des journaux chiliens pendant quelques mois. Néanmoins, les personnages et leurs actions sont totalement imaginaires et n'ont aucun rapport avec des faits et des personnes existants.

*Pour Álvaro, Pedro, Ángel et Patricio,
mes amis chefs d'entreprise qui m'apprennent
chaque semaine comment parvenir à être adulte.*

(Une passion obstinée) *La rancœur consiste à croire obstinément que, parce qu'elles l'ont été un jour, les choses sont encore pareilles alors qu'elles ne le sont plus : une faute d'il y a cinquante ans se transforme en cinquante ans de culpabilité.*

Rafael Sánchez Ferlosio

La hija de la guerra y la madre de la patria

I

Il avait passé pratiquement toute sa vie d'adulte caché derrière une épaisse barbe noire.

À vingt-deux ans, jeune marié et exclu de l'université, un dossier qui jouait contre lui, Fernando Girón sentait avec une urgence absolue que son apparence devait être menaçante, sérieuse, convaincue, adulte et profonde. Sans y réfléchir, il laissa pousser une barbe faussement négligée comme celle des hippies dans les films ou des guérilleros cubains sur les tracts ou encore celle des grands personnages du XIX^e siècle dans les livres d'histoire. D'ailleurs, dans le pays où il était parvenu à l'âge d'homme, le Chili des années 80, il était courant dans son groupe d'amis de cacher sa bouche derrière un voile funèbre, d'observer une pause prudente avant toute prise de position, d'esquisser un demi-sourire caché avant de savoir s'il y avait assez d'espace pour parler sans être épié.

En ce matin d'été, Fernando décide cependant de renoncer à ce joker et de jouer avec ses propres cartes. Une paire de ciseaux, deux rasoirs et Fernando se découvre soudain païen, adulte, enfant et soldat romain prêt pour la bataille. Un visage de poster, de couverture de livre et même de héros.

Il continue donc à se regarder complaisamment dans la glace quelques secondes de plus. Et si, comme dans le film des Pink Floyd, il se rasait entièrement les cheveux, les sourcils et la poitrine ? Il se sent doucement honteux à cette idée. Tous les connards vont penser que j'ai un cancer, se dit-il. Ce sont les vieux prétentieux qui se rasent le crâne quand ils commencent à devenir chauves.

C'est bon pour les pédés de se regarder aussi longtemps dans la glace, se reproche-t-il finalement sans bouger d'un centimètre du champ du reflet. Mais son regard tombe

ensuite sur le nuage de poils noirs qui couvre le lavabo immaculé et il n'est plus aussi sûr de rien. L'image avait quelque chose de sinistre, de dur, d'irréparable. Un je ne sais quoi de funeste, aurait dit un écrivain. Des poils, ses poils pareils à des pattes d'araignée, une horreur muette, quelques poils blancs rageurs, des poils intensément noirs sur un lavabo intensément blanc.

C'est bon, connard, décide-t-il. Ça commence à devenir pathologique.

Il rase quelques poils rebelles sur ses joues, humidifie le résultat et juge son visage plus ouvert, plus jeune mais pas tant que ça, correct, frais, décidé. En sortant de la cabine pour se rendre à la plage où l'attend sa femme en bikini noir, il oublie totalement son nouveau visage aussi vite qu'il avait oublié l'ancien.

Il se rappela son visage nouvellement rasé au bureau, le jour de la reprise du travail après les vacances.

Le pauvre, j'aurais dû le prévenir, pensa-t-il en croisant Juan Carlos Riquelme, son comptable, qui arborait une barbe identique à celle que Fernando venait d'éliminer de sa vie. Non seulement la barbe de Juan Carlos mais aussi ses vêtements, ses manières, sa démarche et sa façon de rouler les *r* étaient ceux de Fernando. Tout comme les autres, là-bas, dans le bureau de la production, qui copiaient ses chaussures, ses cheveux décoiffés et même sa montre avec son bracelet en peau de porc.

Fernando baissa la tête et les yeux, honteux du ton condescendant pour ne pas dire profondément marqué par l'esprit de classe de ses réflexions, ce ton qu'il avait appris de sa femme et qui, chez elle, sonnait de manière parfaitement naturelle.

C'est moche de ma part, continua-t-il à se réprimander dans son for intérieur. C'est moi le malade mental, l'égoцентриque de merde qui les ai choisis parce qu'ils me ressemblent. Mais je pousse un peu, j'exagère, pensa-t-il aussitôt en se reprochant ses propres reproches. C'était là une autre de ses décisions de l'été, écarter pour toujours la culpabilité chrétienne, cette sécurité offerte par la paroisse dans laquelle il

avait vécu jusqu'à présent et commencer à se laisser aller, à porter des vêtements colorés, à avoir des idées folles, à communiquer avec le monde par internet. Assez de deuil, de pleurs, de victimes, de documentaires sur des pauvres extrêmement pauvres. Maintenant, Fernando voulait de la folie, des affaires, de la lumière. Mû par cet élan païen, il poussa son comptable et Walter Ramírez, son chef de production, vers la salle de réunion.

– Au travail, esclaves ! plaisanta-t-il en brandissant un fouet invisible. Les vacances sont finies, bande de feignants.

Fernando Girón sortit de la salle de réunion une heure et trente-trois minutes plus tard, complètement ruiné.

Après les plaisanteries habituelles sur les vacances de Juan Carlos (“Putain, t’es tout blanc, mon vieux. Tu as encore passé l’été dans la penderie ?”), Fernando passa en revue le panorama prometteur de l’année à venir. On était en 1998 et il avait réussi à obtenir pour son scénario – une adaptation du roman *El río* d’Alfredo Gómez Morel – tous les fonds publics disponibles pour un cinéaste chilien. Il avait assez d’argent pour tourner son film dès le mois de juin et la perspective de trouver au fur et à mesure les moyens de le développer au Brésil, de le monter en Espagne et de le présenter en avant-première au Chili.

Comme un oiseau qui s’élève en sautillant de branche en branche, il se sentait traversé par une légèreté inespérée en ce matin de mars. Il avait largué les amarres, le lest, maintenant il était libre, léger. Il s’assumait, sorti d’un bond de cent placards, il n’avait plus peur de l’excès de lumière. Juste pour rester dans le ton du scepticisme chilien de base, il exposait avec ironie le planning, prenait l’accent espagnol pour relater la réunion très productive qu’il avait eue avec Lola Films à Madrid, toussait avec coquetterie en annonçant les millions obtenus, remplissait ses phrases de parenthèses, de petites blagues masticables. Jusqu’au moment où, soudain, Juan Carlos l’interrompit timidement en levant le doigt, comme à l’école :

- Ce ne sera pas possible... Non... ce ne sera pas possible...
- Pas possible ? Qu’est-ce que tu dis ?
- Concrètement, on ne va rien pouvoir faire de ce qui était prévu, répond le comptable, le regard fixé sur la table noire laquée. Nous devons concrètement quatre-vingt millions de pesos. Les déclarations d’impôts... un trou dans le

REMERCIEMENTS

Ma reconnaissance éternelle à Beatrice Gumucio et Kristina Cordero, pour le temps et la patience que je leur ai volés en écrivant ce roman.

Merci à Patricio Fernández, Ignacio Gumucio, Nicolás Poblete, Andrea Palet et Constantino Bértolo pour m'avoir guidé au milieu du brouillard.

Merci aussi à Juan Díaz, Mercedes Casanovas, Claudio López, et à toute l'équipe de Random House Mondadori.

*Cet ouvrage a été composé par
FACOMPO
à Lisieux (Calvados)*

N° d'édition : 16110001 – N° d'impression :
Dépôt légal : octobre 2012

Imprimé en France